



HAL
open science

Synergies biorégionales

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

Mathias Rollot. Synergies biorégionales. MétisPresses. Synergies urbaines : pour un métabolisme collectif des villes, 2018, 978-2-94-0563-35-7. hal-01881992

HAL Id: hal-01881992

<https://hal.science/hal-01881992v1>

Submitted on 20 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SYNERGIES BIORÉGIONALES. QUELQUES ENJEUX CONCEPTUELS ET ARCHITECTURAUX

Mathias Rollot

La cause de l'atmosphère et de la planète offrait à la civilisation le prétexte idéal de son parachèvement. Au nom de l'espèce et de son salut, au nom de la totalité planétaire, au nom de l'Unité terrestre, on allait pouvoir régir chacune des conduites de chacun des habitants de la Terre, et de chacune des entités que celle-ci héberge à sa surface. On était à deux doigts de proclamer l'*imperium mundi* universel et écologique. C'était «dans l'intérêt de tous». La pluralité des milieux humains et naturels, des usages, des formes de vie, le caractère tellurique de chaque existence, tout cela allait devoir céder devant la nécessité de l'unité de l'espèce humaine, que l'on allait enfin pouvoir gérer depuis on ne sait quel directoire mondial. [...] Jusque-là, on gardait l'espoir que les soi-disant «responsables» trouveraient un accord de bon sens, que les «responsables», en un mot, seraient responsables. Et patatras ! Ce qui s'est passé à Copenhague, *c'est justement qu'il ne s'est rien passé*. Pas d'empereur, même collégial. Pas de décision des porte-paroles de l'Espèce. Depuis lors, la «crise économique» aidant, la pulsion d'unification s'est retournée en sauve-qui-peut mondial. Puisqu'il n'y a pas de salut commun, chacun va devoir faire son salut par lui-même, quelle que soit l'échelle, ou renoncer à toute idée de salut. Et tenter de s'étourdir dans une fuite en avant de technologies, de profits, de fêtes, de drogues et de ravages, l'angoisse chevillée à l'âme.

COMITÉ INVISIBLE 2017 : 25-26

L'élection du climato-sceptique Donald Trump par voies démocratiques à la tête de la plus grande puissance culturelle, économique et militaire mondiale n'est pas un hasard. Il ne s'agit pas d'un complot organisé. Ce n'est pas non plus le fruit d'une erreur, ou d'une manipulation des chiffres. C'est

le symptôme logique et évident d'une époque tout entière, celle que nous vivons. L'imminence de l'effondrement – pourtant bien théorisé et annoncé depuis quelque temps déjà (JONAS 1979; DUPUY 2002; DIAMOND 2006; ANDERS 2008; SERVIGNE et STEVENS 2015) –, tout autant que la pertinence des calculs des Meadows et du Club de Rome (MEADOWS, MEADOWS, RANDERS et BEHRENS 1972) et la grande connaissance, par une partie non négligeable de la population, de ces travaux n'y ont rien fait: le caractère imperceptible de la crise écologique (ANDERS 2002) semble être une difficulté trop grande pour l'être humain et ses sociétés incapables de percevoir les conséquences de leurs actes. À force de matraquage communicationnel, certes, une certaine forme d'angoisse écologique finit par naître en chacun; tout cela n'empêchant personne de continuer à mener bon train, fidèle à ses habitudes. *Business as usual*. Les ouvertures qui s'offrent à nous, pourtant, ne sont pas si réductrices que voudrait nous le faire croire le Comité invisible, qui ne donne à lire que d'un côté la mise en place d'une gouvernance mondiale, totalitairement unifiée sous le drapeau écologique, et d'un autre côté une errance individuelle faite d'angoisse, de désœuvrement, d'insouciance et d'irresponsabilité complète. Entre ces deux dystopies semble exister une voie intermédiaire, composée de microgouvernances, d'alliances nature-culture locales et partielles, de microsociétés adaptées et adaptables, de rhizomes de solutions et de multiplicités de stratégies d'entraide face aux enjeux climatiques contemporains. Quels que soient son nom, son bord politique et sa probabilité de mise en place, nous la penserons ici au filtre de l'idée de *synergies biorégionales*.

Par-delà l'idée de *synergie* alors, pourquoi parler plus précisément de *synergies biorégionales*? C'est qu'une myriade folle de capteurs, de systèmes intelligents, de réseaux informatiques et de rhizomes de puces connectées est chaque jour mise en place au centre des villes occidentales. Or, quel est l'objectif de ces gadgets technologiques, si ce n'est celui, justement, de miser sur la synergie entre ces capteurs pour offrir une synergie urbaine idéale? Dit en peu de mots: il semble que l'harmonie utopique promise par la *smart city* dévoie l'idée de synergie, cherchant à la récupérer à son compte, pour ses propres intérêts. La *synergie parfaite*: voilà bien en effet ce qui est mis en avant par tout installateur

de capteurs intéressé, par tout politicien préoccupé, par tout citoyen apeuré. Il s'agit de réduire les frottements et les imperfections, de prévenir l'imprévu, d'annihiler le conflit, bref, en peu de termes, de retirer à la ville tout ce qui a pu la construire comme espace émancipateur d'individus ces derniers millénaires. Les dernières recherches menées par Rem Koolhaas (2011) et AMO invitent à une considération critique de ces *smart synergies* récemment apparues. Par le biais de plusieurs articles stimulants, le groupe de chercheurs en architecture tente de mettre en mots et en images ce qui se joue dans cette mise en équation impossible et pourtant opératoire de la ville. Ainsi peut-on lire dans *Le territoire intelligent*:

Les effets du changement climatique, une population vieillissante, une infrastructure qui se désagrège, l'état des provisions en eau potable et en énergie – tous sont des problèmes pour lesquels les villes intelligentes promettent des solutions. Ces solutions sont commercialisées par le biais de jolis symboles de vie urbaine, assemblées dans des diagrammes parfaits dans lesquels les citoyens et les entreprises sont entourés de multiples bulles de contrôle. [...] Comme substitut au *liberté, égalité, fraternité* de la Révolution Française, une nouvelle trinité universelle a été adoptée: confort, sécurité, durabilité. (KOOLHAAS 2016: 92)

Dès lors, pour lutter à notre tour contre cette «mise en intelligence» techno-capitalistique du logement (*domotique*), de la ville (*smart city*) et même des campagnes (*smart landscapes*), nous proposons ici d'envisager la notion de synergie sous l'angle *biorégional*. En cela, par-delà toute opposition stérile entre technologie et localisme, nous tenterons de faire voir en quoi penser ensemble synergie et biorégion offre des prises et des pistes pour résister à la récupération de l'art de faire la ville opérée par les promoteurs et industriels privés du gadget «smart».

Ainsi donc, cette contribution voudra-t-elle mettre l'accent sur l'idée plus particulière de *synergie biorégionale*, comme issue possible tant au climato-scepticisme ambiant et au désœuvrement angoissé, qu'à la *smart city* et ses dépossessions multiples. Invitant tout d'abord à considérer le concept de biorégion d'un point de vue historique, elle proposera ensuite de montrer son caractère de ressource à destination de l'architecture, en donnant à lire ses potentialités théoriques et pratiques pour des domaines aussi

variés que la pensée du territoire, l'enseignement du projet, ou encore la maîtrise d'œuvre de chantier.

Brève histoire de l'idée de biorégion

À bien y regarder, toute région est certes une forme de *biorégion*. À savoir qu'en effet, même au travers du découpage colonial froid et abstrait qu'ont réalisé au cours de l'histoire les Européens en Afrique, il est possible de trouver des caractéristiques bioclimatiques particulières différentes pour chaque pays. Une alliance nature-culture plus convenable est recherchée toutefois par le mouvement biorégionaliste, qui tente d'argumenter en faveur d'établissements humains plus décentralisés, autonomes et soutenables, au sein desquels l'intrication culturelle serait indissociable de l'écosystème particulier avec lequel elle entre en dialogue.

C'est au sein des groupes écologiques américains et plus particulièrement de la *Planet Drum Foundation* de San Francisco qu'apparaît le terme au cours des années 1970. On en retrouve une première occurrence historique au sein de l'article publié en 1977 par Peter Berg (1937-2011) et Raymond Dasmann (BERG et DASMANN 1977), avant que l'ouvrage *Dwellers in the land: the bioregional vision* de Kirkpatrick Sale ne viennent constituer en 1985 le premier livre entièrement consacré au sujet du *bioregionalisme* (SALE 1985). En y développant de façon rigoureuse, précise et claire ce qu'entend par «*bioregionalisme*», l'auteur défend une approche écologique capable d'une prise en compte des formes d'écorégions naturelles mais aussi des différentes sociétés humaines en leur sein – et des différentes interactions et synergies naissant de leurs rencontres. De l'étude du rapport des civilisations antiques aux divinités de la fécondité et autres déesses de la Terre Mère (Gaïa chez les Grecs anciens), Sale parcourt l'histoire des civilisations et des idées pour en venir à une mise en perspective puissante de notre civilisation actuelle. Son discours, engagé, nous entraîne sur un chemin philosophique critique dénonçant les rapports entre relation à la nature, imaginaire commun et pouvoirs en place:

Toute société possède ses propres mythes, ses cosmologies particulières. De la même façon ainsi que les Grecs anciens construisirent la personne de Gaïa, les

sociétés européennes du 16^e et 17^e siècles choisirent d'adopter le point de vue de la science mécanique. Ce ne sont pas là des choix faits par accident, il y a toujours une cause. L'histoire des idées et des techniques a montré que ce sont les développements qui conviennent aux autorités en place qui sont adoptés, tandis que sont ignorés ceux qui sont jugés comme n'ayant aucune utilité. [...] Evidemment, cette interrelation était loin d'être simple. Ses intrications complexes se trouvent notamment dans les écrits de Tawney, Whitehead, Wallerstein, Berman ou encore Braudel. Mais il est assez simple de percevoir d'ores et déjà à quel point certains aspects de la science nouvelle pouvaient être bien accueillis par les pouvoirs alors en place: l'avènement et la célébration du mécanique, du tangible, du quantifiable, de l'utilitaire, du linéaire et du divisible, comme autant d'éléments joués contre l'organique, le spirituel, l'incalculable, le mystérieux, le circulaire et l'holistique. (SALE 1985: 18-19, TdA)

Ainsi l'ouvrage, entre éthique de la terre et écologie profonde, a pu constituer un texte important pour la pensée écologique du 20^e siècle, bien qu'il ait aussi été critiqué pour ses formes «complètement déterministes» qui «rejetent toute subjectivité humaine» (KERNALEGENN 2016).

Auteur déjà remarqué pour ses précédentes publications – Lewis Mumford¹ notamment fit l'éloge de *Human Scale* (SALE 1982), tandis que *Students for Democratic Society* (SALE 1973) fut reconnu par de nombreux experts comme un ouvrage de référence sur la question qu'il traite² – Kirkpatrick Sale ouvrit en précurseur avec *Dwellers in the land* un débat international qui s'est poursuivi jusqu'à nos jours. L'influence de l'ouvrage fut particulièrement forte sur les milieux écologistes occidentaux, mais aussi sur plusieurs courants politiques nord-américains – des sécessionnistes, aux luddites en passant par l'écoanarchisme. Ainsi peut-on trouver dans l'ouvrage de référence *Environmentalism. Critical concepts*, les lignes suivantes de l'enseignant-chercheur américain Doug Aberley, spécialiste du courant biorégionaliste:

En 1985, le Sierra Club publia *Dwellers in the land: The bioregional vision*, du biorégionaliste et historien respecté Kirkpatrick Sale. [...] Le réseau de distribution de la maison d'édition et la réputation de Sale comme historien reconnu ont assuré à l'ouvrage une reconnaissance bien plus importante que n'importe quel autre ouvrage sur la question, publié avant ou après. [...] Les recueils et anthologies d'articles de référence d'Alexander (1993), Atkinson (1992), McTaggart (1993) et Frenkel (1994) l'ont tous utilisé. (ABERLEY 2003: 217, TdA)

Malgré toutefois deux éditions américaines et de nombreuses réimpressions, et tandis pourtant qu'un autre ouvrage et deux articles de Kirkpatrick Sale ont du reste été traduits récemment en France (SALE 2006; SALE 2008; 2010), *Dwellers in the land* n'a jamais eu cette chance.

Des écrits de Peter Berg, Kirkpatrick Sale et Gary Snyder paraissent au contraire en italien en 1994 dans l'ouvrage *Bioregione: nuova dimensione per l'umanità* (ZANI 1994). L'éditeur présente alors l'ouvrage de la sorte:

L'hypothèse biorégionaliste est fascinante, parce qu'elle permet d'ouvrir de nouveaux rapports aux autres, parce qu'elle veille à la bonne santé de notre environnement, et parce qu'elle nous invite à vivre ici, sur notre propre territoire, avec les yeux, l'esprit et le cœur ouvert à la Planète Terre, voire au cosmos tout entier³.

Nul doute que cette édition italienne est à l'origine de la déferlante de publication qui ont eu lieu en Italie depuis lors sur le sujet (ZAVALLONI et CASTELLUCCI 2000; IACOPONI 2001 et 2003; PAPETTI 2003; ZAVALLONI 2010; MAGNAGHI et FANFANI 2010; FERRARESI 2014), et des recherches aujourd'hui en cours sur le sujet⁴. Dans les milieux de l'architecture, Alberto Magnaghi est le plus célèbre d'entre eux. Depuis plusieurs décennies, il est considéré comme l'un des grands penseurs du territoire en Europe. Ce n'est pourtant que récemment qu'apparaît chez lui le terme de «biorégion». Le penseur se revendique, pour définir le terme, d'une liste d'auteurs assez conséquente⁵; pour proposer une acception de la notion qui constitue «une évolution sémantique et conceptuelle au regard de sa définition historique». Par-là, l'auteur se dit vouloir évacuer les «possibles dérives déterministes qui font dépendre l'établissement humain de la configuration du milieu ambiant» (MAGNAGHI 2014: 79, 80). Mais la question identitaire de la définition soulevée par son travail reste très présente, le texte parlant avec insistance des possibles «valorisations des particularités identitaires» des régions habitées, et rappelant que le projet territorialiste est bien celui d'un faire-avec les «matériaux, les cultures locales: les modèles socioculturels de longue durée, les savoirs artisanaux, artistiques», etc. (MAGNAGHI 2014: 78, 80, 91, 148). En tout cela, le terme est une occasion pour lui de traiter «d'une manière intégrée» les différents domaines (économiques, politiques, environnementaux, habitacionnels, etc.) mis en mouvement

par le projet territorial, le terme devenant «un instrument interprétatif pour affronter la dégradation actuelle de nos urbanisations diffuses post-urbaines» (MAGNAGHI 2014: 77, 83).

Ainsi se poursuivent avec une certaine vitalité les débats sur l'hypothèse biorégionale jusqu'à nos jours, dans des domaines qui dépassent largement les champs de l'écologie et de la politique: en témoignent notamment les récentes propositions de l'école de géographie des territorialistes italiens, les dernières recherches en urbanisme sur les relations entre milieux habités et métabolismes urbains, et même certaines pédagogies innovantes développées dans plusieurs écoles nationales supérieures d'architecture (ENSA) et écoles supérieures d'art et de design – celle de Valenciennes ayant même prévu d'ouvrir son Université d'hiver 2016-2017 sur le sujet.

La synergie biorégionale: architecture et ressource pédagogique

Certes, rétrospectivement parlant, même le huitième livre du traité *De architectura* de Vitruve pourrait être vu comme «un traité biorégionaliste *ante litteram*» (MAGNAGHI 2014: 92). On voit bien pourtant qu'avec ces ouvrages et débats récents quelque chose de plus écologiquement engagé est à l'œuvre. Car, c'est certain, le biorégionalisme est avant tout une idéologie politique: si proposition écologique il y a en lui, c'est avant tout dans la manière qu'il a de remettre en cause les paradigmes sociétaux actuels. Ainsi, ces discours critiques résonnent étrangement avec les paradigmes modernes et postmodernes de la toute-puissance humaine: plaçant volontairement le lecteur dans une tout autre perspective, ils forment une invitation à changer de regard sur le monde et ses habitations, humains et non humains, pour le «réhabiter» – selon les termes de Berg, Dasmann, Sale mais aussi Magnaghi –, par-delà tout progressisme et tout moralisme culturel (ROLLOT 2017b).

Architecturalement parlant, ces traités biorégionalistes sont à cet égard une occasion stimulante de porter un jugement nouveau sur la question de l'*architecture régionale*, en envisageant enfin celle-ci par-delà

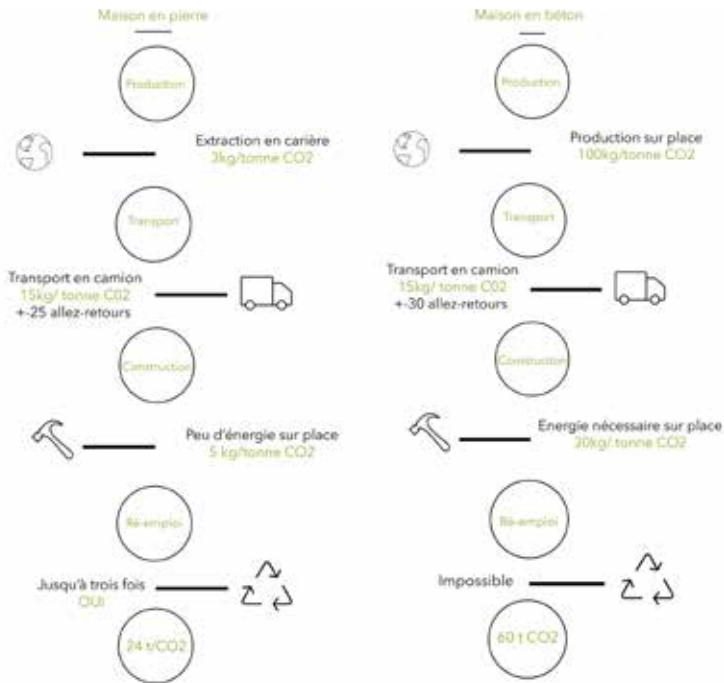
l'éternelle question du vernaculaire. N'enlevant rien aux analyses (VIGATO 2008), aux critiques (COHEN 2016) et aux propositions théoriques (FRAMPTON 2006) à cet égard, les manifestes biorégionalistes invitent au contraire à de nouvelles alliances sur ces sujets, entre expert et non-expert, entre génie industriel et créativité civile, entre tradition et innovation. Ce qu'ils déplacent est le curseur de *valeur éthique* au sein de ces débats – à savoir, concrètement, le critère d'évaluation au moyen duquel est considéré, critiqué, apprécié ou remis en cause un modèle proposé ou une situation existante. Quelle architecture biorégionale inventer aujourd'hui ? Quelles nouvelles alliances considérer entre territoires naturels et humains, habitations animales, végétales et humaines, cyclicités et rythmes humains et non humains ? L'architecture comme point d'articulation entre ces mouvements synergiques apparaît subitement centrale dans le projet biorégionaliste.

La pensée des *synergies biorégionales* est ainsi un outil opératoire en termes de pédagogie du projet d'architecture. À l'ENSA-Montpellier ont ainsi été développés, depuis septembre 2016, plusieurs semestres axés sur le sujet, dont un atelier de projet de licence 2 sur l'habitation et la biorégion qui servira ici de base à l'analyse. Les objectifs pédagogiques de cet enseignement furent explicitement énoncés sur la base d'un biorégionalisme critique, engagé et politique, ainsi construit pour faire réagir les étudiants. Le postulat s'interrogea ainsi :

Que peut signifier parler de « maison biorégionale » à l'heure où crises écologiques, processus de globalisation et de migrations vers le virtuel s'intensifient et s'accroissent ? Loin de tout régionalisme traditionnel, l'atelier et son hypothèse « biorégionale » voudra inventer de nouvelles formes de prises en compte des contextes humains (culturels, symboliques, historiques...) mais aussi naturels (géographiques, climatiques, biologiques...). L'enjeu : une capacité à concevoir des espaces architecturaux écologiques capables d'aller au-delà d'une ingénierie, voire une technocratie des établissements humains (calculs de rendements, normes, productivité énergétique, HQE...). Par l'idée de « biorégion », au contraire, ce sont aussi les composants éthiques et esthétiques, les cultures et les savoir-faire, les formes et les symboles qui sont visés. Parce qu'on habite pas que la maison elle-même, mais aussi ses ancrages territoriaux, naturels et humains, matériels et immatériels, objectifs, subjectifs, émotionnels et fantasmés même.

C'est en ce sens que cette hypothèse « biorégionale » propose d'envisager les relations entre architectures, villes, territoires et grands paysages. Et en ce sens aussi qu'elle cherche à être une invitation à l'expérimentation, à la « réinvention » : refusant les pastiches et symbolismes réducteurs, l'atelier voudra inventer librement de possibles interactions entre savoir-faire ancestraux, matières locales, outils conviviaux, techniques innovantes, nouvelles technologies et attentes territoriales contemporaines. En quoi une potentielle « maison biorégionale » pourrait-elle devenir le catalyseur de l'ensemble de ces domaines ?⁶

C'est tout un ensemble de réponses à ces questions qui ont été déployées, testées et débattues avec les étudiants. Certaines trouvailles se sont révélées convaincantes, d'autres moins – mais cela n'est pas tant dû à la qualité des étudiants qu'à la pédagogie proposée, qui entend valoriser non pas le résultat abouti mais la dynamique d'investissement sincère et créative au



L'ÉNERGIE GRISSE D'UNE MAISON, DE LA PIERRE AU BÉTON. DIAGRAMME DE COMPARAISON ÉCOLOGIQUE RÉALISÉ PAR UN GROUPE ÉTUDIANT. LAURE MARTINEZ, ANDRÉA TEIXEIRA ET MORGANE XAVIER, PROJET E-COLLECTIVE S3, ATELIER ROLLOTT « LA MAISON BIORÉGIONALE : RÉINVENTIONS », ENSA MONTPELLIER, DÉCEMBRE 2016.

long du semestre. En effet, former les générations futures, c'est se tourner vers l'inconnu à venir, avant tout: faut-il pour cela enseigner les certitudes d'hier, ou les croyances d'aujourd'hui? Cet atelier biorégional de licence fut plutôt pensé comme un laboratoire de recherche par la pratique; lieu de transmission, certes, d'un certain nombre de savoirs et savoir-faire, mais aussi et surtout lieu d'expérimentation collective, où propositions, inventions et redécouvertes sont attendues de chacun. Travail fondé, pour une large part, sur l'étude historique critique et attentive de l'architecture et ses contextes d'énonciation, cette recherche collaborative entre étudiants et enseignants s'est tournée vers le passé, mais uniquement pour y trouver des appuis créatifs, des racines pour l'avenir encore incertain. Une méthode à lire comme une forme d'affirmation de ce qu'a de spécifique à proposer la discipline architecturale, ou, autrement énoncé, une forme – parmi d'autres – de *research by design*.

La biorégion fut un prétexte stimulant pour parler d'*architecture solaire* (WRIGHT 2004), autant que pour aborder des enjeux de *reliance sociale*, pour poser des questions de *circuits courts* autant que pour débattre des relations entre identités – du soi, de la communauté – et habitation humaine; avec à chaque fois, un accent particulier posé sur la question de la représentation, incontournable chez l'architecte. La thématique se révéla aussi être un exercice difficile pour des étudiants de licence. Mais sur quelle base, sinon celle-ci, aborder premièrement le sujet de l'architecture et sa conception, si nous voulons former des concepteurs capables

LA PENSÉE
BIORÉGIONALE EST
UNE PENSÉE CRÉATIVE.
L'EXEMPLE EST
DONNÉ PAR CE PROJET
D'ÉTUDIANT ET SON
TRAVAIL INVENTIF
RICHE, BIEN ILLUSTRÉ
PAR CETTE COUPE SUR
LES HABITATIONS.
LAURE MARTINEZ,
ANDRÉA TEIXEIRA ET
MORGANE XAVIER,
PROJET E-COLLECTIVE
S3, ATELIER ROLLOT «LA
MAISON BIORÉGIONALE:
RÉINVENTIONS»,
ENSA MONTPELLIER,
DÉCEMBRE 2016.

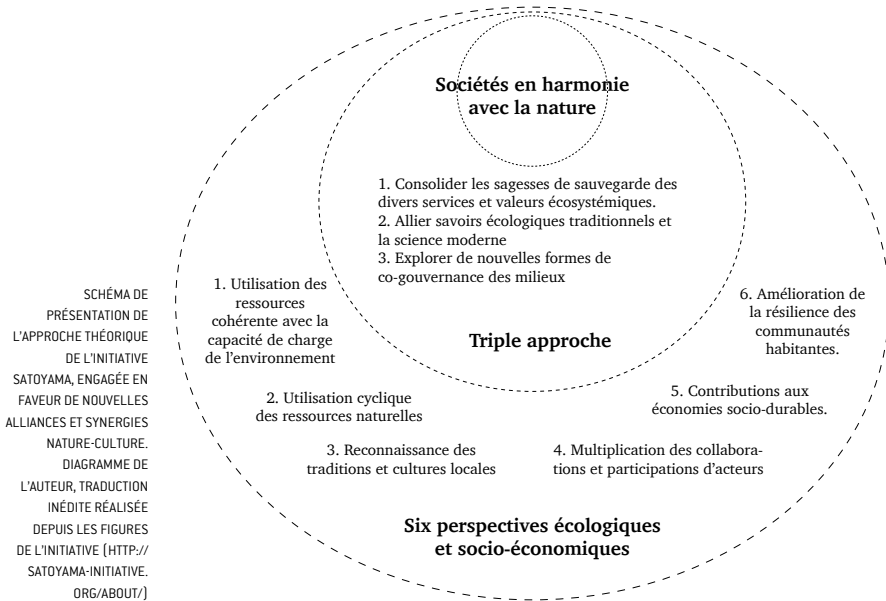


de considérer la question des synergies écosystémiques comme le cœur de leur profession plutôt que comme un vague masque vert à la mode ? L'évaluation étudiante de fin de semestre a confirmé le caractère partagé du sujet, et l'enseignement sera reconduit pour les années à venir : à tout point de vue, l'expérience menée semble avoir confirmé – si besoin était de le faire – le caractère opératoire et stimulant de l'idée de *synergie biorégionale* pour la conception et la pédagogie en architecture.

Quels freins alors au développement de cette idée subsistent pour l'heure ? Disons à ce sujet à quel point il importe d'évaluer de manière explicite et précise les projets réalisés par les étudiants des écoles d'architecture. En effet, les critères d'évaluation sont les principaux moteurs non seulement de la pédagogie des équipes enseignantes, mais aussi des investissements humains, matériels et financiers des écoles tout entières (ROLLOT 2017a). Penser ainsi l'atelier de projet au filtre de critères centrés sur des enjeux synergiques et biorégionaux, c'est dire avec force aux autres domaines et disciplines le besoin d'un renforcement des contenus pédagogiques associés tout au long des cinq années de master, et dire à l'administration la nécessité de recruter, d'autre part, des profils d'enseignants appropriés sur le long terme. Si en effet les ENSA sont bien équipées pour préparer les étudiants à la pensée néomoderniste, qu'en est-il des moyens mis en place pour déployer une pensée biorégionale complexe ? *Exit* les ingénieurs incapables d'accompagner des stratégies de projet étudiantes tournées vers la construction pierre massive ou terre crue⁷.

Représenter les dialogues de l'œkoumène

Il est nécessaire d'apprendre aujourd'hui à reconstruire à l'échelle planétaire ce que les Japonais nomment – par extension – des *satoyama*⁸, des milieux où humanité et naturalité vivent ensemble, s'échangent et s'apportent mutuellement, à savoir s'épanouissent en bonne synergie. Bien que le temps presse, et que la transition reste trop lente et trop timide à la fois, l'éducation au message écologique semble pénétrer petit à petit les peuples occidentaux, qui commencent enfin à modifier leurs comportements vers une meilleure harmonie plus durable entre les univers du



vivant, les sols et les climats. Toutefois, puisque les questions de *biorégion* et de *synergie* pourraient apparaître comme centrales dans cette métamorphose, il importe de peser d'un même mouvement leurs potentialités et leurs limites, leurs capacités et leurs dangers en tant que concepts; il importe de veiller – d'ores et déjà ! – à limiter leur *labellisation*, leur récupération par le système de normes et codes. Car la synergie est aux énergies territoriales ce que la sympathie est au *pathos* du vivant: une mise en résonance qui ne doit pas nécessairement être envisagée du point de vue moral; une fonction qui ne doit pas être convoquée de façon systématique. En effet, si, socialement et psychologiquement parlant, l'empathie peut à l'occasion être préférée à la sympathie, de même la synergie est parfois créatrice et stimulante, dynamique et vivifiante – et parfois non nécessaire, génératrice de déséquilibre, voir contre-productive. On ne rentre pas «en synergie» avec une industrie agricole intensive, pas plus qu'avec une multinationale de l'armement de guerre ou un régime

dictatorial. Et ce n'est pas de synergie entre centrale nucléaire, réseau global et hétéronomie énergétique qu'il doit être question en guise de «transition sociétale». De même, si le terme de biorégion n'est utilisé que comme technique de *greenwashing* pour faire vendre des projets immobiliers en parement bois ou du terreau en sac, ou s'il est revendiqué comme argument en faveur des idéologies localistes xénophobes, alors tout aussi bien convient-il de s'en séparer dès à présent.

Combinées l'une à l'autre toutefois, les idées de *synergie* et de *biorégion* pourraient savoir aider à mieux *représenter* les dialogues de l'œkoumène. Un sujet fondamental, au sens où :

La représentation des identités biorégionales des lieux, du patrimoine territorial et de ses *archétypes*, pour et avec les habitants, est le premier acte pour la reconstruction de la relation consciente entre milieu ambiant et territoire comme bien commun. (MAGNAGHI 2014: 94).

Comment toutefois représenter ce qu'ont de propre à s'échanger culture et nature? Comment mettre en mots et en images, en diagramme, en dessin ou en sculpture les synergies à l'œuvre entre établissements humains et non humains? Un chantier long et difficile, mais toujours renouvelé et d'actualité, qui devrait conduire à des analyses et contrôles plus fins, des moyens de communication et de sensibilisation plus larges, et des sages mésologiques plus justes sur la situation actuelle. La cartographie des bassins alluvionnaires européens peut-elle faire évoluer les débats sur les identités nationales, recoudre les incompréhensions et les différences, et travailler à un meilleur dialogue entre les peuples? Voilà ce qu'affirme la vision biorégionale, pour peu que les synergies qu'elle propose soient activées. Un chantier politique, mais aussi théorique, intellectuel, scientifique et éthique. C'est aussi sur ce terrain pluridisciplinaire – celui de la représentation – que doivent s'engager les Écoles nationales supérieures d'architecture et de paysage dans leurs dynamiques politiques, pédagogiques et scientifiques, autant que chacun des membres en leur sein, s'il est vrai en tout cas que, comme l'affirme Magnaghi, «l'amélioration de la qualité écologique des systèmes environnementaux dans *tout le territoire régional [...] est la condition préalable* à la qualité du système d'établissement humain» (MAGNAGHI 2014: 108).

- ¹ «If anything can arrest the total disintegration of world civilization today it will come through a miracle: the recovery of “the human scale” described in Kirkpatrick Sale’s encyclopedic book» (MUMFORD L. sur la jaquette du livre de SALE, 1982).
- ² «His book *Students for a Democratic Society* is still considered one of the best sources on the youth activist organization that helped define 1960s radicalism» (HUNTER 2011).
- ³ Traduction propre de la présentation de l’ouvrage sur le site internet de l’éditeur. [Consulté en ligne le 13 janvier 2015] <http://www.elephantsbooks.com/dettaglio.asp?codice=002489>
- ⁴ Voir notamment la recherche scientifique *Progetto Bioregione* cofinancée par plusieurs universités milanaïses entre 2012 et 2014.
- ⁵ Pour ne citer qu’une partie de la myriade convoquée par Alberto Magnaghi: Murray Bookchin, Serge Latouche, Vidal de la Blanche, Patrick Geddes, Lewis Mumford, Augustin Berque, Claudio Saragosa, Félix Guattari, Christopher Alexander, Gilles Clément, Philippe Madec (MAGNAGHI 2014: 77-81).
- ⁶ Extrait de la notice pédagogique réalisée pour la création de l’atelier de projet, à l’École nationale supérieure d’architecture de Montpellier en septembre 2016.
- ⁷ Exit les informaticiens incapables d’accueillir des modes de représentation plus sensibles du territoire, de la matière ou des atmosphères. Exit les enseignants incapables d’offrir des cours sur la prise en compte territoriale, les alliances historiques entre nature et culture et la longue histoire des trouvailles architecturales à ce sujet. Bref, exit les écoles d’architecture inconscientes de l’urgence bioclimatique, qui continuent à organiser des jurys «écologiques» à grands frais de billets d’avions, de bouteilles d’eau en plastique, de climatisation et de panier-repas *Sodebo*.
- ⁸ À l’origine paysage traditionnel du Japon rural (qu’illustre à merveille le film d’animation écologique *Mon voisin Totoro* d’Hayao Miyazaki de 1988), le *satoyama* est devenu par extension un véritable concept écologique. Voir à cet égard notamment la très révélatrice production du mouvement *Satoyama Initiative*, cofondé en 2010 par le Ministère de l’environnement japonais et le *United Nations University Institute for the Advanced Study of Sustainability* [satoyama-initiative.org].

Bibliographie

- ABERLEY, D. (2003): «Interpreting bioregionalism, a story from many voices», [in] Pepper, D., Webster, F., Revill, G. (éds): *Environmentalism. Critical Concepts*, Volume II, New York, Routledge.
- ANDERS, G. (2002): *L’obsolescence de l’homme. Tome I*, Paris, L’encyclopédie des nuisances-Fario.

- (2008), *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil.
- BERG, P., DASMANN, R. (1977): «Reinhabiting California», *The Ecologist*, vol. 7, n° 10.
- COHEN, J.-L. (2016): «Régionalisme et ruralité», [in] *L'architecture dans la France de Vichy, 1940-1944*, cours au Collège de France, 22 juin.
- COMITÉ INVISIBLE (2017): *Maintenant*, Paris, La Fabrique.
- DIAMOND, J. (2006): *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard.
- DUPUY, J.-P. (2002): *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil.
- FERRARESI, G. (2014): *Il progetto di territorio, oltre la città diffusa verso la bioregione*, Santarcangelo di Romagna, Maggioli.
- FRAMPTON, K. (2006): *L'architecture moderne, une histoire critique*, Londres, Thames & Hudson.
- HUNTER, J. (2011): «Radical Kirk», *The American Conservative*, 16 juin.
- IACOPONI, L. (éd.) (2001): *La bioregione. Verso l'integrazione dei processi socioeconomici e ecosistemici nelle comunità locali*, Pise, ETS.
- (2003): *Ambiente, società e sviluppo. L'impronta ecologica localizzata delle «bioregioni» Toscana e area vasta di Livorno, Pisa, Lucca*, Pise, ETS.
- JONAS, H. (1979): *Le principe responsabilité*, Paris, Flammarion.
- KERNALEGENN, T. (2016): «Écologie et régionalisme», *Les notes de la FEP*, n° 9.
- KOOLHAAS, R. (2011): «Côté campagne», *Marnes*, n° 4.
- (2011): «Le meilleur des mondes: population, territoires, technologies», *Marnes*, n° 4.
- (2016): «Le territoire intelligent», [in] D'Arienzo et al., *Ressources urbaines latentes. Pour un nouveau écologique des territoires*, Genève, MetisPresses.
- MAGNAGHI, A. (2014): *La biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, Eterotopia.
- MAGNAGHI, A., FANFANI, D. (éds) (2010): *Patto città-campagna. Un progetto di bioregione urbana per la Toscana*, Firenze, Alinea.
- MEADOWS, D. H., MEADOWS, D. L., RANDERS, J., BEHRENS, W. (1972): *The Limits to Growth*, Universe book. [Ed. fr. 1972] *Halte à la croissance? Rapport sur les limites de la croissance*, Paris, Fayard.
- PAPETTI, R. (éd.) (2003): *Bioregione Romagna*, Trieste, Editoriale Scienza.
- ROLLOT, M. (2017a): *La conception architecture. Méthodes, réflexions et techniques*, Montpellier, L'Espérou.
- (2017b): *Critique de l'habitabilité*, Paris, L & S.
- SALE, K. (1973): *SDS*, New York, Random House.
- (1982): *Human Scale*, New York, Perigee Book.
- (1985): *Dwellers in the land. The bioregional vision*, Sierra Book Club.
- (2006): *La révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, Paris, L'Echappée.

- (2010): «L'unique espoir est dans la sécession», *Entropia*, n° 8.
- SERVIGNE, P., STEVENS, R. (2015): *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil.
- VIGATO, J.-C. (2008): *Régionalisme*, Paris, La Villette.
- WRIGHT, D. (2004): *Manuel d'architecture naturelle*, Marseille, Parenthèses.
- ZANI, F. (éd.) (1994): *Bioregione, Nuova dimensione per l'umanità*, Diegaro di Cesena, Macro.
- ZAVALLONI, F. (2010): *Manuale di una mappa bioregionale. Bioregione Romagna. Le valli del Savio, del Rubicone e dell'Uso*, Cesena, Il Ponte Vecchio.
- ZAVALLONI, D., CASTELLUCCI, G. (2000): *Impariamo a conoscere il fiume e la sua bioregione (vivere et imparare)*, Diegaro di Cesena, Macro.